HAL
open science

Traduire pour être libre : une étude sur la traduction des “ livres à diffusion interne ” dans la Chine des années 1960

Florence Xiangyun Zhang

▶ To cite this version:

Florence Xiangyun Zhang. Traduire pour être libre : une étude sur la traduction des “ livres à diffusion interne ” dans la Chine des années 1960. Traduire, un engagement politique?, 2021. hal-03517068

HAL Id: hal-03517068
https://hal.science/hal-03517068

Submitted on 7 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Traduire pour être libre : une étude sur la traduction des « livres à diffusion interne » dans la Chine des années 1960

Translating for Freedom: A Study of the Translation of "Books for Internal Circulation" in China in the 1960s

Florence Xiangyun Zhang
Université de Paris /CRCAO

Résumé : Dans les pages sombres de l'histoire récente de la Chine, certaines traductions ont apporté de la lumière et exercé une profonde influence. Au cours des années 1960 et 1970, au plus fort de la dictature maoïste, la plupart des livres étrangers et chinois ont été interdits et détruits. Mais un certain nombre de traductions ont été publiées, car elles pouvaient soit être utilisées pour l'idéologie du moment, soit être destinées à une "lecture critique". La lecture des préfaces et des notes de l'éditeur des différentes éditions révèle l'histoire tumultueuse de ces traductions comme un reflet de l'histoire de la Chine contemporaine. Cet article observe la prise de distance avec l'œuvre étrangère dans les premières éditions, dont l'objectif était de présenter des matériaux pour la critique. Mais la distance n'est que surface sous laquelle le questionnement et même l'alignement sont perceptibles. Notre article tente de démontrer que le travail de traduction, contraint et forcé à cette époque, constituait un espace d'émancipation pour le traducteur et l'éditeur.

Mots-clés : *huipishu*, *huangpishu*, livres à diffusion interne, Révolution culturelle, note de l'éditeur

Abstract: In the dark pages of China's recent history, some translations have brought light and had a profound influence. During the 1960s and 1970s, at the height of the Maoist dictatorship, most foreign and Chinese books were banned and destroyed. However, a number of translations were published, as they could either be used for the ideology of the time or be intended for "critical reading". Reading the prefaces and the publisher's notes of the various editions reveals the tumultuous history of these translations as a reflection of the history of contemporary China. This article examines how the first editions distanced themselves from the foreign work, with the aim of presenting material for critics. But that distance is only the surface under which the questioning and even the alignment is perceptible. Our paper attempts to explain that the work of translation, however constrained at that time, actually carved a space of emancipation for the translator and the publisher.

Keywords: *huipishu*, *huangpishu*, internal distribution books, Cultural Revolution, publisher's note

Pour citer cet article :
Zhang, Florence Xiangyun (2021) : « Traduire pour être libre : une étude sur la traduction des "livres à diffusion interne" dans la Chine des années 1960 ». *In* Florence ZHANG et Nicolas FROELIGER, dir. *Traduire, un engagement politique?,* Bruxelles : Peler Lang, 109-130.

Dès 1949, au lendemain de la prise du pouvoir par le Parti communiste chinois (PCC) en Chine continentale, celui-ci prend le contrôle sur tout ce qui s'écrit et se publie. Des maisons d'édition sont créées par l'État au niveau national et régional ; placées sous la tutelle du ministère des Affaires culturelles, elles se voient confier deux missions principales : d'une part diffuser la pensée unique et de l'autre vulgariser les connaissances utiles pour la construction d'une « société nouvelle »[1]. Dans les premières années de la décennie 1950, on assiste à la parution d'un certain nombre de grandes œuvres littéraires « classiques » chinoises et étrangères, celles d'auteurs dits « progressistes » de la première moitié du XXe siècle, et aussi de certains auteurs contemporains[2]. Les traductions de littérature de propagande soviétique atteignent un sommet ; elles font l'objet de tirages considérables, afin que tous les jeunes Chinois instruits en aient un exemplaire entre les mains. Or, à la suite des changements politiques intervenus au sein du régime soviétique après la mort de Staline, la Chine accuse l'Union soviétique d'avoir trahi le marxisme-léninisme dans sa version stalinienne, et entame contre elle une guerre idéologique en l'accusant de « révisionnisme »[3].

« Tout livre [est] une arme pour nous ou contre nous »[4], cette phrase d'Elsa Triolet pourrait parfaitement s'appliquer au contexte chinois de l'époque. La campagne anti-révisionniste amplifie les critiques déjà formulées envers certains auteurs et cherche de nouvelles cibles. Ainsi, le ministère de la propagande du Parti recommande de « trouver du matériau pour lutter contre le révisionnisme »[5]. Un comité est constitué, chargé d'établir une liste d'auteurs, avant de procéder à une sélection d'ouvrages et de constituer des pools de traducteurs. Il s'agit alors de publications à diffusion restreinte et à usage strictement « interne » ; celles-ci sont proposées aux hauts cadres du Parti pour qu'ils en effectuent une « lecture critique »[6].

---

[1] De nombreux ouvrages retracent l'histoire de la publication en Chine depuis 1949. Voir notamment Chen Juhong, *Étude de l'histoire de la publication en Chine nouvelle 1949-1965* (新中国出版史研究 1949-1965) (Shanghai : Shanghai jiaotong, 2012). Le Bureau général de publications du Gouvernement central (中央人民政府出版总署) se chargeait dès 1949 de la restructuration du domaine des publications. En 1954, ce Bureau est rattaché au ministère des Affaires culturelles. Dans les années 1950 sont créées des maisons d'éditions spécialisées en sciences, industrie, agriculture, éducation, postes et télécommunications, etc. Tous les livres sont diffusés par Librairie Xinhua (新华书店), le seul réseau de librairies de la Chine nouvelle jusqu'aux années 1980.

[2] L'œuvre complète de Lu Xun fait partie des premières collections éditées par la Chine communiste. Dans la liste des auteurs « progressistes », figurent Guo Moruo, Ba Jin, Mao Dun, Lao She, Qu Qiubai, etc. Parmi les auteurs étrangers, on peut mentionner Shakespeare, Voltaire, Goethe, Stendhal, Tolstoï, Mark Twain, Tagore, etc.

[3] Dès le XXe Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique, en 1956, où Khrouchtchev dénonce les crimes de Staline, met en cause le rôle de celui-ci pendant la Seconde Guerre mondiale et condamne le culte de sa personnalité, la Chine de Mao se montre méfiante à l'égard de l'URSS, avant de critiquer ouvertement le « révisionnisme soviétique » à partir de 1960. Un grand débat idéologique éclate entre les deux pays, qui s'achève par la rupture complète de la Chine avec tous les pays alliés de l'Union soviétique.

[4] Elsa Triolet, *L'Écrivain et le livre, ou la suite dans les idées* (Bruxelles : Aden, Bruxelles, 2012), 100. Dans la première édition de 1948, 77.

[5] Li Qin, « Le contexte politico-culturel de la publication des livres à couverture jaune » (黄皮书出版的政治文化语境), *Revue d'études de la littérature moderne chinoise* (中国现代文学研究丛刊), n°1(2010), 62-74.

[6] Cependant, les publications à diffusion restreinte existent déjà dans les années 1950. Il s'agit au départ des ouvrages de théorie politique réservés aux spécialistes. Les rééditions de livres classiques historiographiques sont ensuite soumises à des restrictions. Certaines œuvres littéraires classiques sont aussi considérées comme « non convenables » pour une diffusion publique, telles que *Jin Ping Mei*, qui présente des scènes à caractère érotique. C'est à partir des années 1960 que le nombre de livres à diffusion restreinte augmente sensiblement. Selon certains chercheurs, outre le contrôle politique, l'aspect économique doit aussi être pris en compte, car le manque de papier pour l'imprimerie pourrait imposer certaines restrictions. Voir Li Qin, *ibid.*, 67.

Les livres visés en premier lieu sont ceux de théoriciens politiques qui ont marqué l'histoire du communisme, mais qui sont considérés comme « révisionnistes classiques », car partiellement en désaccord avec les doctrines de Marx-Engels-Lénine-Staline ou qui ont été critiqués par ces derniers, comme Edouard Bernstein, Karl Kautsky, Léon Trotski, ou encore Nikolaï Boukharine. Comprendre les anciens « révisionnistes » afin de mieux connaître les idées du « révisionnisme moderne », celui incarné par Khrouchtchev, tel est le but de la campagne de traduction des *huipishu*, livres à couverture grise[7]. La couleur grise est alors le signe d'un « mauvais » livre. Quelques auteurs contemporains sont également sélectionnés comme représentants du nouveau révisionnisme. C'est le cas notamment du dissident yougoslave Milovan Djilas (1911-1995), dont l'ouvrage *La Nouvelle classe : une analyse du système communiste* a eu une grande influence. Outre les textes de ces théoriciens, les *huipishu* incluent également des livres occidentaux traitant des sciences sociales qualifiés de « capitalistes » et de « réactionnaires »[8].

Dans le même temps, pour soutenir et amplifier la campagne anti-révisionniste, des actions s'organisent dans le domaine littéraire et culturel. Celles-ci visent à présenter aux dirigeants et au milieu littéraire chinois « les nouveaux courants littéraires du révisionnisme moderne » et « la littérature réactionnaire du capitalisme occidental »[9]. Une place importante est faite aux auteurs soviétiques, afin que les autorités soient au courant de la situation littéraire contemporaine de l'URSS, mais le choix se porte aussi sur des auteurs occidentaux qui ont une influence sur les « révisionnistes ». Dans l'intérêt que les « ennemis » manifestent à Kafka ou à Joyce, la Chine voit non seulement l'absurdité, l'hypocrisie ou la décadence de la société capitaliste occidentale, mais surtout le ridicule des révisionnistes soviétiques et des pays de l'Europe de l'Est voulant l'imiter : « à travers les louanges pour Kafka, les révisionnistes prônent l'humanisme capitaliste et des techniques romanesques anti-réalistes »[10]. On adopte une couverture de couleur moins foncée que le gris pour ces livres, appelés plus tard *huangpishu,* livres à couverture jaune[11].

Entre 1961 et 1965 ont été traduites certaines œuvres occidentales comme *Le Procès* de Kafka, *L'Étranger* de Camus, *Sur la route* de Kerouac, *L'Attrape-cœur* de Salinger[12], et même *En attendant Godot* de Beckett. Parmi les auteurs soviétiques, on choisit Ehrenbourg et Aksionov ; des nouvelles de Soljenitsyne sont également traduites peu de temps après leur publication en russe[13].

---

[7] La couverture de ces livres est extrêmement simple : écriture noire sur fond gris, et aucune image, aucun dessin n'y figure.

[8] Dans la catégorie des « réactionnaires », on remarque notamment la publication en 1962 de la traduction de *La Route de la servitude* de F. Hayek, par Teng Weizao. Voir Zheng Yifan (Dir.), *Huipishu : mémoire et recherche* ("灰皮书"：回忆与研究) (Guilin : Lijiang chubanshe, 2015) ; Shen Zhanyun, *Huipishu et Huangpishu* (灰皮书**,** 黄皮书) (Guangzhou : Huacheng chubanshe, 2007). Les *huipishu* sont classés en plusieurs catégories selon leur « nocivité » ; pour la catégorie la plus dangereuse, chaque lecteur est enregistré pour que le suivi soit assuré. Les propos de Léon Trotski sont considérés comme les plus dangereux.

[9] Li Jianli, « La publication des livres à couverture jaune selon les revues de la littérature étrangère à diffusion restreinte » (内部译介期刊视野中的黄皮书出版), *China Publishing Journal* (n° 2013/5), 59-62. Selon Li Jianli, les œuvres littéraires choisies à cette période sont celles qui intéressent l'URSS et ses amis.

[10] Li Jianli, *ibid*. 61.

[11] Il s'agit d'une appellation conventionnelle, car ces livres ne sont pas toujours de couleur jaune.

[12] Voir Guan Nanyi, « The Spread and Loss of *The Catcher in the Rye* in China (« 麦田里的守望者»在中国的传播与失落) », *Foreign Literature Studies* (外国文学研究) (n°2013/2), 149-155.

[13] *Une journée d'Ivan Denissovitch* est traduit par Siren (斯人, un pseudonyme) et publié en 1963 (Beijing : Zuojia chubanshe). L'année suivante, trois autres nouvelles de Soljenitsyne sont publiées sous forme de recueil par le même éditeur.

En 1966, le lancement de la Révolution culturelle suspend toutes ces activités de traduction et de publication. Les librairies et bibliothèques sont fermées, des éditeurs mis en accusation, les traducteurs sont envoyés dans les campagnes pour y effectuer, contraints et forcés, des travaux agricoles. Ce n'est qu'en 1971 que certains éditeurs reçoivent l'ordre de reprendre les projets de publication de *huipishu* et de *huangpishu* (livres gris et jaunes), en élargissant la sélection de textes et en atténuant la restriction d'accès aux livres. À partir des années 1980, si la pratique de la « diffusion interne » ne disparaît pas entièrement, la plupart de ces livres à couverture sinistre changent peu à peu d'aspect ; ils sont réédités avec des jaquettes plus colorées et plus contemporaines, accessibles à tout le monde.

Le présent article s'intéresse à la traduction des *huipishu* et des *huangpishu* en tant qu'acte conscient de la part du traducteur et de l'éditeur. À travers l'étude du paratexte, du texte de traductions, ainsi que des textes publiés ultérieurement autour de ces traductions, nous espérons parvenir à mettre en lumière le fait que, dans cette période particulière de la Chine contemporaine, il y a dans l'acte de traduire un engagement politique sous-jacent.

Avant-propos ou « Note de l'éditeur » : alignement sur des positions officielles

Comme il s'agit d'actions inscrites dans une campagne de lutte idéologique, avec des éditeurs désignés pour les organiser, ceux-ci font souvent précéder la traduction d'un avant-propos qu'ils rédigent eux-mêmes ou confient au traducteur, dans lequel on fait le procès de l'auteur en même temps qu'on se livre à une critique virulente du texte traduit pour en faire ressortir toute la « nocivité » et, ce faisant, en orienter la lecture.

Selon Yin Xuyi[14], pour éditer la traduction des écrits de théoriciens tels que Trotski, il fallait mettre en exergue, en les résumant, les points de vue les plus « réactionnaires, révisionnistes ou opportunistes » et les présenter avant le texte traduit ; il fallait également mettre en caractères gras les expressions et passages les plus révélateurs desdits points de vue. Ainsi, dans l'avant-propos de la traduction de *La Révolution permanente* de Trotski[15], de longues explications sont apportées afin d'élucider l'opposition de Trotski à la théorie de Lénine et de Staline, et des citations de discours de Mao Zedong sont utilisées pour étayer la critique. À la fin de sa note, l'éditeur précise que la traduction pourrait contenir certaines erreurs, car les traducteurs en charge de ce travail, quoique de bonne volonté, ne disposaient pas toujours d'un niveau linguistique suffisant ; il invite donc le lecteur à se référer à la version « originale », ou plutôt à la version à partir de laquelle le texte a été traduit. Cette note est aussi destinée à mettre une distance entre le traducteur et l'auteur afin d'écarter le risque d'une identification du premier au second.

Co-traducteur de l'ouvrage de F.A. Hayek, *La Route de la servitude*, publié en 1962, et auteur de l'avant-propos de ce dernier, Teng Weizao, économiste et universitaire[16], n'est pas avare d'expressions péjoratives à l'égard de l'auteur, empruntées au registre typique des insultes réservés aux ennemis du système :

> Hayek est un penseur de la bourgeoisie très influent dans le monde capitaliste. […] Il prétend être « un intellectuel objectif », mais en réalité c'est un serviteur fidèle du système capitaliste.

[14] Voir Zheng Yifan, *op. cit*., 61-62. Yin Xuyi a participé à la traduction de certains ouvrages théoriques.

[15] *Buduan geming* (不断革命 La révolution permanente), traduction de Chai Jinru, Cai Hanao, etc. (Beijing : Sanlian shudian, 1966).

[16] *Tongxiang nuyi de daolu* (通向奴役的道路), Traduction de Teng Weizao (滕维藻) et Zhu Zongfeng (朱宗风) (Beijing : Commercial Press, 1962). L'avant-propos est signé Teng Weizao, 1-6.

> Il voue une haine farouche au socialisme et à tout mouvement progressiste. […] Il identifie de façon absurde le fascisme à une forme de socialisme […]. Dans ce livre, il défend bec et ongles le libéralisme économique capitaliste […] et attaque l'économie planifiée du système socialiste[17].

Cet avant-propos replace le livre dans son contexte historique et expose la forme spécifique de conservatisme que son auteur incarne par rapport aux autres penseurs du capitalisme. Il a recours à un certain nombre d'arguments, avec citations du livre à l'appui, pour dénoncer ses idées principales. Le traducteur pointe les « erreurs » de Hayek en s'appuyant sur les théories de Marx et de Lénine, et les cite abondamment. Il termine son texte en qualifiant le livre de « toxique » : « […] si nous avons choisi de traduire ce livre rempli de toxines, c'est dans le but de fournir aux chercheurs des références pour qu'ils connaissent et critiquent les théories économiques réactionnaires de la bourgeoisie contemporaine. […] »[18]. Le texte constitue un commentaire « officiel » du livre dont le lecteur, c'est-à-dire ce chercheur qui a pour tâche de critiquer le système économique capitaliste, doit s'inspirer.

En tant que philosophe capitaliste farouchement opposé au socialisme et au communisme, ce qu'il est encore en 1991, lorsque son ouvrage *The Fatal Conceit: the Errors of Socialism* (1988) est traduit en chinois[19], Hayek reste un auteur réservé à un public restreint. La note de l'éditeur, dont le ton est identique à celui de la traduction en 1962 de *La Route de la servitude*, précise que le livre est destiné aux responsables politiques du Parti. Cette traduction date d'une période où la Chine cherche son orientation politique et sa voie économique, et les traducteurs restent soucieux de prendre leur distance avec l'auteur, encore considéré comme ennemi du système.

Les œuvres littéraires, *huangpishu*, ne comportent pas toujours de note de l'éditeur. Parce qu'elles sont souvent choisies pour dénoncer la société capitaliste ou les malheurs dans la vie des Soviétiques, il n'est pas nécessaire pour l'éditeur de manifester son rejet. À l'exception toutefois des « manuels négatifs »[20]. Publiée en 1961, la traduction de *L'étranger* de Camus est précédée d'un avant-propos de l'éditeur, dans lequel Camus est présenté comme « existentialiste réactionnaire extrêmement hostile au communisme »[21]. On n'omet certes pas de rappeler qu'il obtient le prix Nobel de littérature en 1957, et l'on souligne trois notions clés de son œuvre : la contingence de la vie, le nihilisme et l'impuissance de l'homme face à toute chose. Après un bref résumé du roman dans des termes péjoratifs, l'éditeur met l'accent sur le succès que cette oeuvre a rencontré dans le monde occidental depuis sa parution : « un roman comme celui-ci, reçoit pourtant des éloges des bourgeois de l'Europe occidentale, selon lesquels *il décrit avec gravité et profondeur les problèmes auxquels doit faire face la conscience de l'humanité* »[22]. L'éditeur infère de ce jugement qu'il y a déchéance et appauvrissement de la culture de l'Europe occidentale. Il souligne également que cette traduction est destinée à ceux qui travaillent dans le domaine littéraire, afin qu'ils

---

[17] L'extrait cité de l'avant-propos est traduit par nous. Toutes les citations du présent article, sauf mention contraire, sont traduites en français par l'auteur du présent article.

[18] *Ibid*., 6.

[19] *Buxing de guannian- Shehuizhuyi de miuwu* (不幸的观念- 社会主义的谬误), traduit par Liu Jifeng, Zhang Laiju (Beijing : Dongfang, 1991).

[20] « Manuel négatif », *fanmian* jiaocai 反面教材, ne signifie pas ouvrage à des fins pédagogiques. Il s'agit d'une étiquette pour les livres qui doivent être lus pour que le lecteur en tire des leçons. L'expression « manuel négatif » est aujourd'hui couramment utilisée dans le sens de « contre-exemple ».

[21] *Juwairen* (局外人), traduction de Meng An (Shanghai : Shanghai wenyi chubanshe, 1961). Note de l'éditeur, page III.

[22] La partie italique correspond à une phrase entre guillemets dans le passage cité, traduit par nous.

aient une idée concrète de ce qu'est un roman existentialiste et qu'ils puissent s'en servir dans la lutte contre les courants littéraires réactionnaires de la bourgeoisie. À travers le choix d'œuvres comme *L'étranger* ou encore *En attendant Godot*[23], le service de la propagande veut montrer le désespoir de la classe bourgeoise et annoncer la mort de la société occidentale.

Entre 1971 et 1973, peu après le suicide médiatisé de l'écrivain japonais Yukio Mishima, la traduction de son roman *Fengrao de hai* (La Mer de fertilité), commandée par le premier ministre Zhou Enlai, est publiée par les éditions Littérature du peuple[24]. Sur la couverture jaune, le nom de l'auteur est imprimé en caractères chinois. Il y est qualifié d'écrivain japonais réactionnaire. Sur la page de garde de l'ouvrage, on lit la note suivante de l'éditeur :

> Yukio Mishima, écrivain japonais réactionnaire, fut un fasciste de droite dont la mauvaise réputation dépasse les frontières. Il a écrit un grand nombre d'« herbes vénéneuses »[25] extrêmement réactionnaires et décadentes, vantant avec ferveur le militarisme, en particulier durant les dernières années de sa vie. Il a même mis en scène une farce de suicide par *seppuku*, et produit ainsi le notoire événement Mishima, afin de raviver la morale *Bushido* la plus réactionnaire et la plus barbare et de ressusciter le militarisme japonais au service des ennemis nippo-américains. Nous publions ses œuvres réactionnaires les plus représentatives, afin qu'il soit fait de ces « manuels négatifs », destinés à une diffusion interne, un usage critique.

Dans la présentation qui est faite de l'auteur, l'accent est mis sur ses convictions politiques, qui inspirent avant tout le rejet et le dégoût, les aspects esthétiques et littéraires de l'œuvre étant passés sous silence. On ne dit rien de l'intrigue, et il n'y a pas de commentaire sur les personnages ni sur l'action. Le terme de « manuel négatif » utilisé pour tous ces ouvrages, quelle que soit leur nature, implique que le lecteur doit en faire un usage critique ; il a pour objet de rappeler à celui-ci qu'il n'y a qu'une seule interprétation possible de l'œuvre, indépendamment de la lecture personnelle qu'il peut en faire. En réalité, tout est fait pour empêcher une lecture personnelle, l'objectif étant toujours de connaître l'ennemi afin de mieux le condamner.

Il existe des traductions publiées sans avant-propos, mais lors de la réédition, une préface peut être ajoutée pour actualiser l'avertissement. C'est le cas de la réédition, en 1981, de la traduction de l'ouvrage de Djilas[26], *La Nouvelle classe : une analyse du système communiste*, un texte toujours réservé à une diffusion interne. Cette édition est augmentée d'une « Note pour la réédition » ainsi que d'une synthèse de chaque chapitre en tête de la traduction. Cette note donne de l'auteur une image toujours aussi peu valorisante, mais on

---

[23] Il s'agit d'une traduction de Shi Xianrong depuis l'anglais, *Dengdai geduo* (等待戈多) (Beijing : Zhongguo xiju chubanshe, 1965).

[24] Le Premier ministre Zhou Enlai, en commandant la traduction, demande aux spécialistes de rester vigilants face au retour du militarisme au Japon. Le roman est publié en quatre volumes et le nom de traducteurs n'est pas connu.

[25] « Herbe vénéneuse », *ducao* 毒草, terme utilisé dans les années 1960 et 1970 pour désigner les productions intellectuelles idéologiquement « dangereuses ».

[26] Traduit par Chen Yi (陈逸) à partir de la version anglaise publiée par Praeger Publishers (New York) en 1958, première édition parue aux éditions Connaissances du monde (Beijing, 1963). Il n'y a pas de note de l'éditeur dans cette édition de 1963. Djilas étant l'adversaire de Tito et dissident politique emprisonné en Yougoslavie, alors que Tito était considéré comme ennemi du Parti communiste chinois, le choix de l'ouvrage pourrait relever d'une erreur d'interprétation que l'éditeur ne saurait assumer ni corriger dans un avant-propos : critiquer Djilas serait inconcevable (car l'ennemi de l'ennemi devient ami), mais approuver Djilas serait encore moins acceptable (car il met en cause tout le système communiste).

remarque que la mise en garde est moins dirigée contre l'ennemi extérieur que l'ennemi intérieur, celui qui se trouve en Chine :

> La Nouvelle classe est un manuel négatif qui mérite notre lecture. Il nous aide à ouvrir notre champ de vision et à comprendre comment nos ennemis se battent contre nous. Aujourd'hui en Chine, il y a un certain nombre d'organisations illégales, des revues illégales, qui, prétendant « combattre pour la démocratie », « combattre pour les droits de l'homme », et brandissant le drapeau de prétendus symboles ayant nom « démocratie, liberté, et droits de l'homme », accusent notre régime d'être « un système totalitaire et bureaucratique », s'en prennent à notre dictature démocratique populaire dirigée par la classe ouvrière et basée sur l'alliance entre ouvriers et paysans ainsi qu'au système socialiste, traitent les dirigeants du Parti de « classe bureaucratique » et de « nouvelle classe de privilégiés », et cherchent à fomenter des troubles en vue d'une prétendue « seconde révolution ». En réalité, tous ces propos n'ont rien d'original, ils ne sont pas l'invention de ces individus. Il suffit de les comparer avec *La nouvelle classe* pour trouver quelque chose de connu, car ceux-ci ont juste repris les sottises de Djilas[27].

Si en 1963 il est difficile de porter un jugement négatif sur le texte en question, en raison de la guerre idéologique contre l'URSS et ses alliés[28], il devient évident et indispensable en 1981 de faire de Djilas un traître au communisme, d'autant plus que la Révolution culturelle a poussé une partie des Chinois vers une réflexion proche de la sienne.

Dans l'ensemble, plus il s'agit de livres théoriques des « anciens révisionnistes », plus les précautions sont nombreuses et l'appareil critique important, car ils sont avant tout destinés aux dirigeants politiques du pays, et les éditeurs ne peuvent laisser planer de doute quant à leur intégrité et leur loyauté à l'égard du Parti. Il y a également un besoin réel d'exégèse pour des écrits théoriques abstraits et passablement abscons, ce qui nécessite des explications de spécialistes du comité d'édition. Les mêmes précautions ne sont pas nécessaires pour une partie des biographies ou ouvrages de fiction (*huangpishu*), étant donné qu'ils sont sélectionnés en raison des personnages « non inféodés » au capitalisme ou à la domination des révisionnistes, et qu'il n'est pas toujours nécessaire d'orienter la critique[29].

Cependant, plus que l'affichage d'une position de l'éditeur, l'avant-propos joue le rôle de paratonnerre, non pas pour « prévenir les critiques » comme le définit Genette[30], mais pour se prémunir contre le risque de confiscation du livre. L'écrivain Han Shaogong[31] n'avait pas peur pendant la Révolution culturelle quand ses livres étaient découverts par des représentants des autorités, car l'inscription des mots « manuel négatif » sur la première page rassura souvent ces agents qui renoncèrent aussitôt à un interrogatoire pour connaître précisément l'origine et le contenu du livre.

---

[27] Voir « Note pour la ré-édition » (1981), réalisée à l'initiative du Bureau d'études théoriques de la Commission centrale des affaires politiques et juridiques du PCC. Extrait traduit par nous.

[28] Selon Zhang Huiqing, dans la guerre idéologique internationale menée dans les années 1960 contre le révisionnisme, la Chine se méprenait complètement sur la situation des pays de l'Europe de l'Est. Ainsi la Yougoslavie de Tito était considérée comme un pays ayant trahi le marxisme et viré vers le capitalisme. Voir Zhang, « La lutte internationale contre le révisionnisme et les *huipishu* 国际反修斗争和"灰皮书"», *Yanhuang chunqiu*, n°9(2009), 16-20.

[29] Les propos sont très neutres dans la note de l'éditeur pour la traduction de nouvelles de Soljenitsyne. Il n'y a pas de note de l'éditeur pour la traduction de *The Catcher in the Rye* (Salinger).

[30] Gérard Genette, *Seuils* (Paris : Seuil, 1987), 193.

[31] Han Shaogong, « Les interminables vacances 漫长的假期 », *in* Li Tuo/Bei Dao, *Les années 1970* (七十年代) (Beijing : Sanlian shudian, 2009), 563-585.

La traduction comme espace de liberté

La traduction de ces livres est organisée par les autorités. Shen Changwen[32], alors responsable d'une partie de ces travaux, raconte dans ses mémoires qu'en raison du manque de traducteurs dans certaines langues, on propose, pendant quelques mois, des cours intensifs d'allemand, de français et de serbe à ceux qui pratiquent déjà l'anglais ou le russe. Les traducteurs travaillent jour et nuit. Selon Shen, outre la formation de jeunes traducteurs sur place, il était nécessaire d'en trouver d'autres. « On n'hésita pas à recycler des déchets », « déchets » désignant aussi bien les traducteurs étiquetés « droitistes » ou « réactionnaires », donc privés de l'exercice de leur fonction normale, que des prisonniers politiques ayant des compétences linguistiques. Dans ces conditions, un travail à la chaîne s'organisa et la majorité de ces traducteurs ne virent jamais leur nom mentionné dans les livres.

En effet, ce travail est réellement collectif et la traduction est souvent signée du pseudonyme du groupe. Yu Husheng[33] raconte ainsi qu'il a passé quelques mois à apprendre l'allemand comme deuxième langue étrangère avant de commencer à traduire les écrits de Bernstein avec un collègue connaissant mieux cette langue ; tous deux se partageaient la traduction du livre avec un troisième traducteur travaillant depuis le russe ; à la fin du travail, ils faisaient une relecture croisée de leurs traductions respectives, et le responsable révisait l'ensemble avec sous les yeux la version russe en complément de la version allemande.

Parfois, il n'est pas facile de trouver la version originale russe de certains écrits, lorsque les auteurs sont condamnés dans leur propre pays, comme Trotski par exemple, et la traduction est alors faite à partir d'une édition en anglais, ce qui nécessite encore plus de précautions[34]. C'est ainsi que la version à partir de laquelle est faite la traduction est toujours indiquée clairement à la page de garde, avec mention précise de l'éditeur et du lieu de publication. Lorsque l'auteur cite d'autres textes, des notes de bas de page sont insérées pour commenter la citation et en indiquer la source en chinois.

Comme le but du travail est d'informer les dirigeants de ce que disent réellement les révisionnistes ou réactionnaires étrangers, aucune coupure ou omission n'est possible, et l'on renvoie même chaque page de la traduction à la page correspondante dans le texte original, dans le but de faciliter pour le traducteur la comparaison avec celui-ci. Cette manière de travailler exigeant une rigueur particulière, certains des traducteurs débutants se souviennent des progrès rapides qu'ils ont accomplis et de toutes les connaissances qu'ils ont pu acquérir grâce à ces circonstances anormales. Privés de choix et de droit sur la traduction, quand ce n'est pas, pour certains, de la liberté personnelle, les traducteurs se plongent dans le texte et trouvent matière à réflexion ainsi que satisfaction, voire plaisir intellectuel dans cet exercice de traduction : « Nos pensées voyagent d'autant plus loin que nous sommes enfermés dans un espace physique très réduit »[35], ou encore « ce travail a

---

[32] Shen Changwen, *Pas de vent et pluie, ni de beau temps* (也无风雨也无晴) (Beijing : Haitun, 2014), 78-82.

[33] Yu Husheng, « Ma rencontre avec les *huipishu* 与灰皮书相遇 », *in* Zheng Yifan, *op. cit.*, pp. 147-154. Yu se spécialise plus tard dans les recherches sur l'histoire du mouvement communiste en Europe.

[34] Parmi les œuvres de la littérature occidentale, peu de textes sont traduits à partir de langues autres que l'anglais.

[35] Huang Hongsen, un des traducteurs ayant, dans les années soixante, le statut de détenu politique, se souvient du travail acharné mené dans les groupes de traduction, de la collaboration avec d'illustres intellectuels également emprisonnés pour des raisons politiques, et du sentiment de satisfaction qu'il retira de tout cela durant cette période difficile. Voir « Traduire, éditer et écrire des livres : soixante ans de ma vie 译书-编书-写书：回望我的六十年

élargi notre champ de vision et ouvert notre esprit »[36].

Traduire les « manuels négatifs », c'est en réalité participer à l'écriture de la dissidence ; les traducteurs qui se mettent dans la peau de « révisionnistes » ou de « capitalistes » en s'efforçant de suivre leur raisonnement, parviennent en effet à comprendre ces auteurs dans leur contexte historique d'une manière plus objective. S'ils sont au départ contraints de traduire ces derniers, ils finissent par prendre conscience de la valeur des textes et certains d'entre eux en deviendront spécialistes après la Révolution culturelle.

Dong Leshan (1924-1999) est l'un de ces traducteurs chevronnés que les éditeurs respectent, malgré son statut politique défavorisé[37]. Passionné d'écriture et de théâtre, il se voit pourtant, lorsque le nouvel État communiste est fondé, affecté dans les services de traduction pour la presse en raison de ses compétences linguistiques en anglais ; en 1957, il n'échappe pas au sort de beaucoup d'intellectuels : qualifié de « droitiste », il est déchu de ses fonctions. Cependant, quand il découvre au début des années 1960 le livre du journaliste et écrivain américain William L. Shirer, *The Rise and Fall of the Third Reich*[38], il propose de le traduire à la maison d'édition Connaissance du monde. Il le présente comme étant l'étude historique majeure de la chute de l'impérialisme nazi et estime que cet ouvrage qui expose au grand jour la barbarie et les horreurs du nazisme mérite d'être connu.

La traduction est finalement réalisée par Dong et huit autres traducteurs. Dong en a traduit une partie et s'est chargé *in fine* de la relecture et de l'harmonisation du texte entier. Le livre est publié en deux tomes en 1965 ; sur la couverture figure la mention « pour diffusion interne », et trois pseudonymes reprenant un caractère du nom de chacun des neuf traducteurs paraissent sur la page de garde. Avec cet ensemble de traducteurs sous anonymat, le volume est complet : préface de l'auteur, notes de fin, index des noms propres, pages de remerciements traduites intégralement comme du reste les illustrations et les cartes ; renvoi des numéros de pages de l'original à chaque page de la traduction. Seule la bibliographie de l'original est omise, étant donné que les mêmes informations figurent déjà dans les notes de bas de page. Les traducteurs ont ajouté des compléments d'information et corrigé des erreurs de l'original dans les notes.

Même si ce livre ne fait pas partie des projets de traduction des *huipishu*, il ne peut être diffusé au grand public comme un livre « rouge » ; il ne peut faire l'objet que d'une diffusion « restreinte »[39]. La note de l'éditeur est formulée de manière suivante :

> Le livre reste muet à propos de la politique d'apaisement de l'impérialisme américain, et ne la dénonce pas ; concernant la politique étrangère de l'Union soviétique avant l'agression de l'Allemagne nazie, et par rapport à la personne de Staline, il déforme les faits et use de calomnies de façon déplorable […]. De par son statut de journaliste bourgeois, l'auteur adopte des positions et un point de vue qui sont de nature réactionnaire. Néanmoins, compte tenu de la richesse des renseignements qu'il apporte sur l'histoire de l'Allemagne nazie et sur

---

», *in* Song Yingli & Liu Xiaomin (Dir.), *Vivre les soixante ans d'histoire de la publication en Chine nouvelle* (亲历新中国出版六十年) (Zhengzhou : Université de Henan, 2009), 670.

[36] Zheng Yifan, *op. cit.*, 145.

[37] Shen Changwen, *Mémoire de mes quatre-vingts ans* (八十溯往), (Beijing : Haitun, 2011), 178-180.

[38] Le livre est publié en 1960 par Simon & Schuster, New York.

[39] Selon Dong Leshan, la raison principale de limiter la diffusion du livre est liée à l'image négative de Staline. Voir Dong Leshan, *Yi yu fei mo* (译余废墨 Écrits en dehors de la traduction) (Beijing : Sanlian shudian, 1987), 188-190. Dong Leshan tient une chronique sur les questions autour de la traduction dans la revue *Dushu* durant les années 1980.

la vie de Hitler, ce livre constitue une référence importante pour l'étude de la Seconde Guerre mondiale.

Tout en reconnaissant au livre une valeur scientifique concernant l'histoire de l'Allemagne nazie, l'éditeur continue à prendre ses distances avec l'auteur « bourgeois ». En 1974, pour la deuxième édition, toujours destinée à la diffusion interne, Dong Leshan effectue un travail important de correction et insiste pour signer de son nom[40]. Malgré la Révolution culturelle, le livre remporte un franc succès. Dans les mémoires de ceux qui l'ont lu, beaucoup font état de l'immense secousse que la lecture de ce livre a été pour eux : la similarité entre le système nazi et la Révolution culturelle qu'ils sont en train de vivre les plonge dans un doute profond quant à la légitimité du pouvoir et de ses actions. Xiao Lang se félicite d'avoir eu la chance de lire le livre au début des années 1970 : cela lui a permis d'être lucide et de se convaincre qu'un jour la catastrophe prendrait fin. Il pense aujourd'hui encore que la « parution de ce livre a tenu du miracle »[41].

En effet, Dong Leshan écrira plus tard qu'il a joui de liberté sous la protection de l'éditeur, mais qu'il n'appréciait pas les notes de l'éditeur dans les traductions. Car il ne voyait pas dans ces notes un geste excusable de prudence vis-à-vis de la censure, mais un refus de responsabilité et un mépris envers le lecteur ; c'était presque considérer celui-ci comme un imbécile. À ses yeux, la qualité d'un livre ne dépend pas d'un tel avertissement, et le lecteur saura en juger en lisant le livre[42]. Il pointe là un problème profond et permanent du pouvoir chinois : restreindre l'accès au livre et ne laisser la possibilité de lire qu'à une petite partie des Chinois est le signe d'une méfiance fondamentale à l'égard du peuple. Si les discours politiques insistent sur l'instruction pour tous, la majorité des Chinois ne sont pourtant pas considérés comme capables de distinguer « l'herbe vénéneuse » de « la fleur parfumée »[43]. La censure s'exerçant davantage au niveau de la réception que de la production de la traduction, les traducteurs ont pu disposer pendant quelques années d'un précieux espace de liberté. Cependant, dès le début de la Révolution culturelle, malgré toutes les précautions qu'ils auront pu prendre, ces éditeurs seront attaqués pour avoir « promu les idées révisionnistes » et « fourni des bombes contre le Parti ».

Ce qui est néanmoins frappant, c'est qu'aux yeux des autorités, le traducteur est pour ainsi dire transparent, voire invisible. Si nous avons évoqué la persécution dont ont souffert un certain nombre de traducteurs, ce n'est pas leur activité de traduction qui en est la cause directe ; le plus souvent ce sont des prises de paroles « non-conformes » qui suscitent la perte de confiance de la part du Parti. C'est la raison pour laquelle même des détenus politiques peuvent se voir confier des tâches de traduction. Par méconnaissance du travail, le pouvoir totalitaire considère le traducteur comme une machine[44], et la traduction comme une simple opération de transfert linguistique. Cependant ces « machines » plus ou moins

---

[40] La réédition de 1979 est enfin ouverte à la diffusion publique, la Chine étant sortie de la Révolution culturelleL La note de l'éditeur est allégée : « […] Malgré la partialité dans les appréciations à l'égard de certaines questions et de certaines personnalités, sur lesquelles nous ne sommes pas d'accord, ceci est avant tout un livre de valeur historiographique ». Le livre est signé par Dong Leshan et deux autres pseudonymes : Zheng Kaichun et Li Tianjue. Voir *Disan diguo de xingwang, nacui deguo shi* (第三帝国的兴亡-纳粹德国史) (Beijing : Connaissances du monde, 1979).

[41] Voir Luo Xuehui, « Livres en diffusion interne : tous précieux 内部书：红花香，白花亦香 », *Zhongguo xinwen zhoukan* (中国新闻周刊 China News Week), 15/08/2008.

[42] Voir Dong Leshan, *op. cit.*, 192.

[43] *Ducao* 毒草 (herbe vénéneuse) ou *xianghua* 香花 (fleur parfumée), termes utilisés dans les années 1960 et 1970 pour désigner les productions intellectuelles idéologiquement « dangereuses » ou « sûres ».

[44] Shen Zhanyun, *Huipishu, huangpishu, op. cit.* 3-7.

anonymes se laissent emporter discrètement par certaines œuvres, et en s'identifiant parfois à l'auteur, tentent autant que possible de transmettre leur propre savoir, en s'abritant derrière la parole d'un autre.

Lumières dans la lecture

Quand en 1979, la Chine étant sortie de la Révolution culturelle, la traduction par Dong Leshan de *The Rise and Fall of the Third Reich* est publiée pour diffusion publique, celui-ci écrit un texte court pour manifester sa joie : « […] nous avons assez souffert de ces années obscures, nous ne pouvons plus maintenir nos jeunes dans l'ignorance. Il est grand temps de mettre un terme à la censure »[45]. La même année, Li Honglin, un des hauts responsables du ministère de la Propagande, publie dans le premier numéro de la nouvelle revue *Dushu* (Lecture), un article intitulé « Pas de zone interdite pour la lecture »[46]. Ce théoricien marxiste affirme sans détours que l'histoire de la Chine n'a jamais vu autant de livres interdits que durant la Révolution culturelle et qu'il faut rendre au peuple la liberté de lire.

Pourtant, durant la période la plus sombre de la Chine contemporaine, Dong Leshan et ses éditeurs n'ont pas été les seuls dans ce combat pour la liberté. Du côté des lecteurs, malgré les restrictions, des circuits clandestins s'organisèrent et permirent, par divers stratagèmes, de mettre la main sur des livres *huipishu* et *huangpishu*[47]. Car, en réalité, si la « diffusion interne » est respectée à la parution des livres, la circulation de ceux-ci devient difficilement contrôlable une fois qu'éclate la Révolution culturelle en 1966.

L'universitaire Zhu Xueqin se souvient comment, étant ouvrier à 18 ans dans une petite ville du centre de la Chine, il falsifiait des attestations avec l'aide d'autres camarades pour acheter des livres dans les rares librairies encore ouvertes à Shanghai[48]. Han Shaogong se souvient quant à lui avoir forcé la porte de bibliothèques fermées et même volé des livres[49]. D'autres retirent une certaine fierté d'en avoir trouvé en fouillant dans les entrepôts des objets confisqués. Les livres étaient alors parfois échangés contre des objets de valeur. Han raconte également qu'il existait des « récitants » de livres admirés comme des stars par un public de jeunes gens, sans parler de ceux qui, inspirés par ces lectures, écrivaient en secret, et que des débats animés avaient souvent lieu sur des sujets politiques, philosophiques et littéraires.

Tous s'accordent à dire, comme on peut le lire dans de nombreux mémoires, qu'à cette époque de grande pénurie matérielle, de destruction de la culture et de la connaissance, à une époque où les familles étaient séparées de force, les livres traduits trouvés fortuitement ont été un refuge, que seuls ces livres pouvaient les consoler de leur sort et que la lecture,

---

[45] Dong Leshan, *op. cit.*, 188.

[46] La revue *Dushu* 读书 (Lecture) jouera un grand rôle pour le « Nouvel éveil » des années 1980 et pour la liberté d'expression des intellectuels.

[47] Ces livres ont un tirage très faible de quelques centaines d'exemplaires. Les écrits de Trotski, les plus « dangereux », sont encore moins imprimés. Pour en acheter, il faut aller dans les quelques librairies de grandes villes et montrer une attestation de haut-gradés ou des autorisations spéciales. Seules les grandes bibliothèques peuvent en avoir, mais elles sont fermées au public pendant la Révolution culturelle.

[48] Zhu Xueqin, «"Niang xi pi" et "sheng jun ji" – Les lectures pendant la Révolution culturelle "娘希匹"与"省军级"-"文革"读书记 », *Shanghai wenxue*, n°4(1999), 60-65.

[49] Han Shaogong, « Les interminables vacances 漫长的假期 », *op. cit*. Han Shaogong raconte cette anecdote : un ami est arrêté pour avoir volé un grand nombre de livres ; mais en sortant du tribunal, le juge le félicite discrètement : il aurait en effet aimé que son propre fils ait le même amour des livres.

faite parfois au péril de leur vie, a été pour leur esprit une précieuse nourriture[50].

Les livres jaunes, fictions ou biographies, occidentales ou soviétiques, étaient les plus appréciés par les lecteurs, heureux d'entrer dans l'univers de personnages aux sentiments humains, vivant dans un monde différent. Wang Meng, dans un article paru en 1993[51], reconnaît que la plupart des œuvres soviétiques traduites en Chine dans les années 1960 étaient esthétiquement beaucoup plus intéressantes que la littérature chinoise de l'époque : l'humain était au cœur de l'œuvre, le thème de l'amour y était récurrent, la psychologie des personnages était riche et approfondie, et on y trouvait de fines descriptions de paysages. Comparés à la littérature chinoise écrite selon les besoins des campagnes politiques incessantes durant les années 1950 et 1960, les textes soviétiques étaient pour les lecteurs chinois une source d'émotions.

Néanmoins, malgré l'aspect très théorique et complexe des *huipishu* (livres gris), une partie des jeunes Chinois assoiffés de savoir, regroupés dans les campagnes ou isolés dans leurs usines, se passionnent pour les textes « révisionnistes ». Si certains concèdent que c'est par hasard et faute de choix qu'ils ont lu des *huipishu*, ils ne cachent pas que c'est avec stupéfaction qu'ils y ont trouvé des critiques et des mises en cause de Staline. Ils découvrent avec surprise l'humanité de Jaurès et la pertinence des analyses de Hayek. Wu Di[52] n'oublie pas le choc intellectuel qu'a constitué pour lui la lecture de la *Nouvelle classe* de Djilas : « tout à coup, la pauvreté de la campagne, le déclin de la ville, la détresse des cadres, la frustration de la jeunesse, et les mensonges de tous les jours, tout s'explique à travers les lignes de ce livre ». Il dit en avoir appris par cœur des passages entiers et s'être forgé, grâce à cette lecture, sa propre vision du monde. Selon Lin Xianzhi, contrairement à l'objectif « anti-révisionniste », la lecture des *huipishu* a de fait formé des adeptes du « révisionnisme »[53]. Il n'est en effet pas étonnant que, contrairement aux livres de propagande démagogiques et simplistes, ces ouvrages, des ouvrages importants dans l'histoire des idées depuis le XIXe siècle, aient impressionné les lecteurs par leur rigueur méthodologique, les références multiples auxquelles ils renvoyaient, la richesse de leur documentation ainsi que par la pertinence et la solidité de leur argumentation.

Han Shaogong appelle même ce moment de lecture « les interminables vacances », car pendant la Révolution culturelle, les adolescents comme lui, ne pouvant pas aller à l'école et n'étant obligés ni de suivre un programme ni d'affronter les examens, ont pu en « profiter », du moins certains d'entre eux, pour étudier des livres que des jeunes d'autres époques, des époques dites normales, n'auraient pas eu l'idée de lire. Loin de tout professeur, ils comprennent assez vite que des auteurs « condamnés » sont intéressants, que la société idéale promise n'existe que dans les fantasmes. Même si leur réflexion reste encore à un niveau rudimentaire, elle les amène à ne plus suivre aveuglément les orientations dictées par le pouvoir politique et à désirer en secret la liberté. Parmi les lecteurs des *huipishu* et des *huangpishu*, certes peu nombreux dans cette Chine où l'obscurantisme va régner pendant plusieurs années, beaucoup sont convaincus que ces

---

[50] Voir Ge Jixiong/Xiang Jidong/Ding Dong, *Là où brillent les lumières* (灯火阑珊处) (Nanchang : éd. XXIe siècle, 2013).

[51] Voir Wang Meng, « Le rêve de lumières de la littérature soviétique 苏联文学的光明梦», *Dushu*, n°7(1993), 55-64.

[52] Wu Di, « De Djilas à Wang Nianyi 从德热拉斯到王年一 », *Nanfang Weekend*, 12/08/2010. La phrase citée est traduite par nous.

[53] Lin Xianzhi, « *Huipishu*, qu'est-ce que c'est ? 灰皮书，究竟为何物 », Journal *Nanfang dushibao*, 14/07/2015.

livres interdits ont été à l'origine de leur éveil intellectuel.

Conclusion

Gideon Toury nous conseille de toujours « considérer la traduction comme une réalité d'une culture d'arrivée particulière » ; de plus, selon cet auteur, c'est par sa nature même que la traduction provoque des changements dans la culture d'arrivée, car « cultures resort to translating precisely as a way of filling in gaps »[54]. Lorsque le traducteur et l'éditeur tentent de combler le vide de production littéraire, le lecteur est à la recherche de traductions pour satisfaire à son besoin de lecture. L'écrivain Wang Xiaobo (1952-1997) fait partie de la génération pour laquelle l'école s'est interrompue à l'adolescence. Il est convaincu que c'est la lecture des traductions qui lui a donné le goût de la littérature et l'envie d'écrire. Il écrit dans un essai : quand nous étions jeunes, nous avions un secret partagé, « nous savions que si l'on voulait lire de beaux textes, il fallait lire des traductions, car les meilleurs auteurs étaient devenus traducteurs »[55].

Devenir traducteur à cette période n'était pas un choix, comme nous l'avons montré. Lorsqu'il doit s'atteler à ce travail, le traducteur connaît peu l'auteur du livre, un auteur que l'éditeur, dans son avertissement, estampille déjà comme « réactionnaire » ou « révisionniste ». Bien que peu de recherche soit possible en amont, que peu de documentation soit disponible pour aider le traducteur, il tente, parfois à plusieurs, une lecture minutieuse et approfondie du texte, et parvient à se ménager un espace de liberté intellectuelle. Si consciemment il prend ses distances avec l'auteur, inconsciemment il s'y identifie en se vouant scrupuleusement à la traduction de celui-ci.

Malgré la couverture grise ou jaune, malgré les avertissements insistants sur leur dangerosité, ces livres de traduction se révèlent comme des trésors cachés et permettent à beaucoup de jeunes Chinois avides de savoir, à qui il est défendu de penser, de réfléchir et de rêver en secret. Est-ce « la ruse de l'histoire » hégélienne ? Sans donner raison à cette vision de l'histoire, on peut tout de même affirmer que les traductions des livres à diffusion restreinte dans les années 1960 ont joué un rôle libérateur inattendu et préparé l'avènement d'une période d'ouverture sans précédent en Chine, celle des années 1980.

Bibliographie

Chen, Juhong. *Étude de l'histoire de la publication en Chine nouvelle 1949-1965* (新中国出版史研究 1949-1965), Shanghai : Shanghai jiaotong, 2012

Dong, Leshan. *Écrits en dehors de la traduction* (译余废墨),Beijing : Sanlian shudian, 1987

Ge, Jixiong & Xiang Jidong & Ding Dong. *Là où brillent les lumières* (灯火阑珊处), Nanchang : éd. XXIe siècle, 2013

Gérard Genette, *Seuils*, Paris : Seuil, 1987

[54] Voir Gideon Toury, *Descriptive Translations Studies – and beyond*, revised edition (Amsterdam: John Benjamins Publishing Company, 2012), 21.

[55] Wang Xiaobo, « Mes professeurs 我的师承 », la préface de son roman *Qingtong shidai* (青铜时代 L'âge de bronze) (Guangzhou : Huacheng, 1997).

Guan, Nanyi. « The Spread and Loss of *The Catcher in the Rye* in China (« 麦田里的守望者 »在中国的传播与失落) », *Foreign Literature Studies* (外国文学研究), n°2(2013), 149-155.
Li, Jianli. « La publication des livres à couverture jaune selon les revues de la littérature étrangère à diffusion restreinte » (内部译介期刊视野中的黄皮书出版), *China Publishing Journal*, n°5 (2013), 59-62.
Li, Qin. « Le contexte politico-culturel de la publication des livres à couverture jaune » (黄皮书出版的政治文化语境), *Revue d'études de la littérature moderne chinoise* (中国现代文学研究丛刊), n°1(2010), 62-74.
Li, Tuo &Bei Dao. (Dir.) *Les années 1970* (七十年代), Beijing : Sanlian shudian, 2009
Lin, Xianzhi. « *Huipishu*, qu'est-ce que c'est ?灰皮书，究竟为何物？ », *Journal Nanfang dushibao*, 14/07/2015
Luo, Xuehui. « Livres en diffusion interne : tous précieux 内部书：红花香，白花亦香 », *Zhongguo xinwen zhoukan* (中国新闻周刊 China News Week), 15/08/2008
Shen, Changwen. *Pas de vent et pluie, ni de beau temps* (也无风雨也无晴), Beijing : Haitun, 2014
Shen, Changwen. *Mémoire de mes quatre-vingts ans* (八十溯往), Beijing : Haitun, 2011.
Shen, Zhanyun, *Huipishu et Huangpishu* (灰皮书，黄皮书), Guangzhou : Huacheng chubanshe, 2007
Song, Yingli & Liu Xiaomin. (Dir.) *Vivre les soixante ans d'histoire de la publication en Chine nouvelle* (亲历新中国出版六十年), Zhengzhou : Université de Henan, 2009
Toury, Gideon. *Descriptive Translations Studies – and beyond*, revised edition, Amsterdam: John Benjamins Publishing Company, 2012
Triolet, Elsa. *L'Écrivain et le livre, ou la suite dans les idées*, Bruxelles : Aden, 2012
Wang, Meng. « Le rêve de lumières de la littérature soviétique 苏联文学的光明梦 », *Dushu*, n°07(1993), 55-64
Wang, Xiaobo. « Mes professeurs 我的师承 », in *Qingtong shidai* (青铜时代 L'âge de bronze) (Guangzhou : Huacheng, 1997).
Wu, Di. « De Djilas à Wang Nianyi 从德热拉斯到王年一 », *Nanfang Zhoumo*, 12/08/2010
Zhang, Huiqing. « La lutte internationale contre le révisionnisme et les *huipishu* 国际反修斗争和 "灰皮书"», *Yanhuang chunqiu*, n°9(2009), 16-20
Zheng, Yifan. (Dir.) *Huipishu : mémoire et recherche* ("灰皮书"：回忆与研究), Guilin : Lijiang chubanshe, 2015
Zhu, Xueqin. «"Niang xi pi"et "sheng jun ji" – Les lectures pendant la Révolution culturelle "娘希匹"与"省军级"-"文革"读书记 », *Shanghai wenxue*, n°4(1999), 60-65.

Auteur

Florence Xiangyun Zhang est maître de conférences à l'Université de Paris, où elle enseigne la langue chinoise et la traduction. Elle est membre du Centre de recherche sur les civilisations d'Asie orientale (CRCAO) et co-dirige le Centre d'Étude de la Traduction de l'Université de Paris. Elle a publié des articles sur la traduction littéraire, sur la pensée de la traduction en Chine contemporaine, et l'histoire de la traduction, et co-dirigé *Recherche et traduction. Une vision engagée de la traduction* (2018, Peter Lang), et *Translation as Innovation. Bridging Sciences and Humanities* (2016, Dalkey Archive). Elle a aussi traduit des ouvrages en sciences humaines et de la littérature française pour des éditeurs chinois.

Associate professor in Chinese Studies at the Université Paris Diderot and member of the Research Centre on East Asian Civilizations (CRCAO), Florence Xiangyun Zhang is also one of the co-directors of the Centre d'études de la Traduction (CET) at the University of Paris Diderot. She has published articles on some aspects in literary translation, translation thinking in contemporary China, and translation history. She has co-edited *Recherche et traduction. Une vision engagée de la traduction* (2018, Peter Lang), and *Translation as Innovation. Bridging Sciences and Humanities* (2016, Dalkey Archive). She also translates books in the humanities and literary works for Chinese editors.